

## Communication de Madame Christine Peltre



Séance du 3 mars 2017



### L'Orient artistique d'un diplomate lorrain, Auguste Boppe (1862-1921)

Par ses travaux d'historien, Auguste Boppe fut l'un de ces diplomates qui ont contribué à la construction des savoirs de leur temps. En marge d'une carrière qui l'a mené de Constantinople à Pékin<sup>[1]</sup>, mais inspiré par elle, il a publié de nombreuses études sur l'Empire ottoman, et en particulier un ouvrage remarqué, *L'Albanie et Napoléon* (1914). Collectionneur, il s'est aussi illustré dans le domaine de l'histoire de l'art avec *Les Peintres du Bosphore au XVIII<sup>e</sup> siècle*<sup>[2]</sup>, consacré aux représentations visuelles de Constantinople. Salué dès sa parution en 1911, le livre, qui associe aux qualités de l'œil la connaissance précise d'une civilisation, a ouvert une voie personnelle aux recherches sur l'orientalisme artistique<sup>[3]</sup>.

#### Une jeunesse lorraine

Auguste Boppe est né en 1862 à Nancy où il a suivi ses études secondaires<sup>[4]</sup>. Ces attaches lorraines ont été soulignées par un observateur qui en voyait l'imprégnation dans son maintien : « Silencieux par goût, il s'exprimait en termes brefs et comme à regret, d'une voix un peu sourde, et sans que son regard à demi-caché par un lorgnon aux verres assombris perdît de son impassibilité. Ce masque de froideur recouvrait une sensibilité et une ardeur intellectuelle qu'il lui déplaisait de laisser deviner. La pudeur des sentiments intimes a toujours été une caractéristique de la race lorraine : Boppe, comme Nancéien, s'y rattachait par toutes ses fibres. C'est seulement dans le tête à tête et bien en confiance

qu'il s'abandonnait en propos plus abondants et souvent enjoués<sup>[5]</sup>. Des années lorraines d'Auguste Boppe on retient surtout l'influence, au moment de l'adolescence, après la disparition précoce de ses parents, d'un autre Nancéien, Emile Gebhart<sup>[6]</sup> (1839-1908), ami de la famille. Ancien membre de l'École française d'Athènes dans la promotion de 1861, expérience rappelée dans les *Souvenirs d'un vieil Athénien*, il occupe une chaire de littérature étrangère à l'université de Nancy avant d'être nommé à la Sorbonne en 1880. Après la publication d'un ouvrage remarqué, *Les origines de la Renaissance en Italie* (1879), une brillante carrière littéraire le conduira à l'Académie française en 1904. Cette forte présence intellectuelle d'un écrivain et historien de l'art a certainement joué un rôle dans l'évolution du jeune Boppe. Si Gebhart fut plus directement inspiré par l'Italie, ses années de Grèce et les voyages qu'il a effectués en Orient ont marqué son parcours, comme en témoignent ses lettres de jeunesse et ses descriptions aussi pittoresques qu'enchantées des bords du Bosphore: «Arrivée à Constantinople au lever du soleil: rien de plus merveilleux; j'ai compris l'enthousiasme naïf de nos compatriotes de la quatrième croisade lorsqu'ils aperçurent Constantinople»<sup>[7]</sup>.

## Constantinople

Pour cet Orient fabuleux Auguste Boppe s'est rapidement passionné: «(...) dès avant son entrée dans la diplomatie, (sa) curiosité n'était déjà tournée que vers les Osmanlis». Sa carrière confirmera l'irrésistible attirance pour le monde ottoman: «Plus il s'en pénétra et plus il s'en éprit. Si bizarres que fussent restés les usages et les procédés de gouvernement, il déplorait de n'avoir pas connu les musulmans d'avant la réforme, indemnes des contacts avec l'Occident, imbus de leurs préventions ancestrales contre les *roumis*<sup>[8]</sup> (...)». Selon la même source, le département des Affaires étrangères «aurait eu égard à cette passion» et le fit débiter dès 1890 comme attaché à Constantinople où il sera rappelé à plusieurs reprises.

Durant ces années, l'activité diplomatique de Boppe s'est doublée d'occupations savantes et, sur ses recherches artistiques autour des peintres de Constantinople, son premier article aurait paru en 1903<sup>[9]</sup>. Ces travaux s'enrichissent du passage, dans la capitale ottomane, de visiteurs issus du monde littéraire parisien, contacts entretenus par l'épouse de Boppe, née Yvonne Prévost et apparentée à Marcel Prévost(1862-1941), auteur dramatique et romancier.

Est ainsi accueillie la femme de lettres Marcelle Tinayre, qui s'apprête à évoquer la condition des femmes turques. En 1909, durant la crise où s'opposent les jeunes-turcs progressistes et les islamistes contre-révolutionnaires, elle est heureuse de compter sur «M. Boppe, l'aimable conseiller d'ambassade,

providence des compatriotes en détresse»<sup>[10]</sup>. Mais il arrive aussi que dans un climat moins insurrectionnel s'effectuent des échanges autour du charme prenant de Constantinople, de cette « vieille Turquie »<sup>[11]</sup> chère à Loti. En 1906, Boppe accueille Henri de Régnier<sup>[12]</sup> lors de sa seconde croisière en Méditerranée, évoquée dans les *Cahiers inédits* où il note à la date du 10 août 1906 : « Déjeuné chez M. Boppe, à l'ambassade de France. Un agréable intérieur, orné de tapis, de dessins et de gravures, représentant des Turcs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les fenêtres ouvrent sur le Bosphore »<sup>[13]</sup>. Le poète et romancier goûte certes, avec les autres passagers de son yacht ancré devant l'ambassade de France à Thérapia, « la vie élégante constantinopolitaine », mais il recherche aussi les impressions d'un Orient fascinant : « Certes, cette vie de Thérapia est fort agréable. Réceptions, promenades dans la forêt de Belgrade et à Buyuk-Déré, goûters, mais je regrette les longues courses à travers Stamboul, les ciels de couchant sur lesquels se détachent ses minarets et ses coupoles, ces ciels de sang caillé et de turquoises mortes qui se confondent dans la couleur violette du crépuscule »<sup>[14]</sup>. Un autre de ces visiteurs illustres est Pierre Loti, fondateur littéraire du Bosphore fin de siècle avec *Aziyadé* (1879), roman d'amour entre un officier de marine et une jeune Circassienne issue d'un harem de Salonique. L'un des échanges avec Boppe se déroule à l'occasion de la parution en 1906 des *Désenchantées*. Une lettre du 27 juillet, précédée de la fameuse devise « Mon mal j'enchanté », propose à l'épouse du diplomate un lieu de rencontre traditionnel : « J'ai pris tout à fait au sérieux votre promesse de venir avec M. Boppe jusqu'à l'un des petits cafés de Mahmud Pacha ou de Sultan Fatih, retrouver le faux turc que je serai »<sup>[15]</sup>. Adressant en même temps une liste de personnalités à qui distribuer un exemplaire de son livre, Loti donne le nom de Hamdi-Bey<sup>[16]</sup>, l'une des figures de la société artistique de la ville, directeur des musées et auteur de tableaux orientalistes, l'un des premiers à s'illustrer dans ce genre en Turquie après l'enseignement de maîtres parisiens.

### **La parution des *Peintres du Bosphore au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1911)**

C'est dans ce contexte, riche de rencontres avec ceux qui entretiennent la vision des prestiges artistiques du Bosphore, qu'Auguste Boppe a préparé l'ouvrage qui va paraître en 1911 chez Hachette. Sous le titre *Les Peintres du Bosphore au XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans un petit format, sans illustrations, le livre de 231 pages rassemble quatre études : deux articles monographiques, sur Jean-Baptiste Van Mour (1671-1737) et Antoine de Favray (1706-1798), précèdent des recherches plus larges sur « Les « peintres de turcs » au XVIII<sup>e</sup> siècle et « Les Artistes et la Société de Constantinople à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle », complétées par un catalogue « des tableaux et dessins faits en Turquie au XVIII<sup>e</sup> siècle par des artistes français et étrangers ».

L'année 1911 est sur ce sujet féconde et la convergence des intérêts permet de préciser la nature du regard de Boppe. Se tient alors à l'Union centrale des arts décoratifs une exposition intitulée « L'orientalisme en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle ». Une recension de l'événement par Jean-Louis Vaudoyer, écrivain et historien d'art, s'attache surtout à la qualité plastique, à la beauté du dessin, par exemple chez Liotard : « on pense aux meilleurs pastels de Degas ». Dans l'esprit du lieu qui abrite l'exposition, le critique privilégie la turquerie décorative - la manifestation a été précédée d'une autre intitulée « La Chinoiserie en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle ». Il passe en revue « les réalistes de la turquerie » mais souhaite s'arrêter « devant ceux qui imaginèrent l'Orient et qui le recréèrent », c'est-à-dire les « peintres de Turcs en France » dont selon lui l'œuvre surpasse en qualité celle des autres, en particulier *Le Pacha* de Fragonard, « rêve joli et passager », « le plus beau morceau de peinture de toute cette exposition »<sup>[17]</sup>.

Dans son ouvrage, cité d'après ses bonnes feuilles à propos de l'exposition mais qui paraît peu après, Auguste Boppe développe une autre approche : il s'étonne de trouver sur ces cimaises parisiennes tant de « personnages enturbannés » dus à des artistes qui « n'avaient jamais voyagé » alors que ceux qui avaient « cherché leurs modèles sur les rives du Bosphore » avaient vu « leurs noms comme leurs œuvres tomber dans l'oubli »<sup>[18]</sup>. L'auteur souhaite ainsi se consacrer dans son livre à cette tâche : « faire revivre ces artistes parmi la société au milieu de laquelle ils ont travaillé, dans la nature qu'ils ont aimée »<sup>[19]</sup>.

Quoique porté aussi par le goût des formes et de la floraison décorative, c'est, loin des « turqueries » fantaisistes, à une autre recherche que se livre Boppe. Sans ignorer loin de là la qualité artistique des œuvres, qu'il apprécie en collectionneur, c'est en diplomate qu'il traite son sujet, en replaçant les dessins et tableaux au sein d'une société qui les a inspirés. Il ne manque pas de souligner le rôle joué par les ambassadeurs qui au XVIII<sup>e</sup> siècle s'étaient prêtés au rapprochement voulu par les Ottomans car « ils avaient eux-mêmes la curiosité de l'Orient et (...) trouvaient ainsi le moyen de pénétrer plus intimement dans un monde si nouveau pour eux »<sup>[20]</sup>. Ainsi Charles de Ferriol avait-il commandé au peintre Jean-Baptiste Van Mour des tableaux qui seront reproduits dans le *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*, publié à Paris en 1714. L'action de Choiseul-Gouffier, installé à Constantinople en 1784 et travaillant avec les peintres Jean-Baptiste Hilaire ou Louis-François Cassas, est aussi étudiée dans ce sens : « Les peintres et les dessinateurs qui vécurent dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle autour de l'ambassade de France et autour de la plupart des missions étrangères réunirent ainsi des documents qui nous donnent sur la Turquie et les Turcs des indications d'autant plus précieuses que, bientôt, les réformes vestimentaires du Sultan Mahmoud à l'ère des *Tanzimat*,

en modifiant les costumes, allaient changer la physionomie de l'Orient»<sup>[21]</sup>. Boppe évoque ici les décisions prises par le Sultan dès 1826 qui « firent abandonner aux Turcs leurs beaux costumes, leurs hauts turbans aux formes étranges, leurs robes aux couleurs éclatantes. » : « Le Bosphore perdit ainsi son décor traditionnel (...) »<sup>[22]</sup>. L'historien de cette peinture orientaliste comprend ainsi le cheminement visuel qu'installait entre les peuples la représentation du costume, comme un mode de communication entre l'autre et le soi. Boppe avait sans doute pris la mesure de la déception progressivement installée au XIX<sup>e</sup> siècle dans le milieu artistique français, exprimée en ces lignes de 1836 devant le spectacle de passagers turcs débarquant à Marseille, en fez (« espèce de bonnet de nuit cramoisi ») et stambouline : « Ils avaient des habits magnifiques par où ils se distinguaient à leur avantage ; et si depuis longtemps on avait cessé de les estimer et de les craindre, du moins on aimait à les voir (...) L'Orient s'en va ! Il n'y a plus d'Orient pour les poètes ; Chateaubriand et Byron sont les derniers qui l'auront vu. Plus d'Orient pour les peintres ; la terre est restée, le ciel n'a pas changé ; mais les moeurs, les costumes ont disparu »<sup>[23]</sup>. Étudier l'histoire d'une période plus faste revenait donc pour le diplomate à effacer cette disgrâce qu'il se prenait parfois à oublier, en retrouvant dans la Turquie contemporaine l'émotion des artistes d'autrefois : « Rien n'a changé dans le tekké (maison des derviches) de la rue de Pera ; pendant que les révolutions se succédaient dans l'Empire, les derviches ont continué à tourner, et si Van Mour les voyait aujourd'hui, il ne les peindrait pas autrement qu'il ne l'a fait il y a deux cent cinquante ans. Les spectateurs, il est vrai, se sont modifiés : à côté des Turcs, toujours immobiles, se tient la bande bruyante des touristes »<sup>[24]</sup>. S'il n'ignore pas dans son livre la qualité des œuvres exécutées de loin, sur les bords de Seine, Boppe s'attache ainsi surtout à mettre en lumière ceux qui ont vu et aimé leurs sujets, ces passeurs d'une civilisation, lui-même endossant l'attitude d'un drogman autant que celle d'un historien de l'art.

Les voyageurs amoureux de Constantinople à qui Boppe a adressé son livre ont particulièrement apprécié une démarche qui associait intimement l'expression artistique à la connaissance du pays. C'est évidemment le cas de Loti qui évoque en ces termes son enthousiasme, dans le climat crépusculaire du démantèlement de l'Empire ottoman :

« En rentrant de mes voyages d'été, je viens de trouver chez moi, sous un monceau de livres quelconques, celui que vous avez bien voulu m'envoyer. En le lisant j'ai passé des heures très doucement nostalgiques à regretter le Bosphore que j'ai connu et à me représenter ses splendeurs d'autrefois que vous faites si bien revivre. Merci d'avoir songé à m'envoyer ce précieux volume qui, vous le pensez bien, m'a intéressé tout particulièrement. Et merci encore plus de l'aimable dédicace qui m'a tant touché.

Hélas ! Pauvre Turquie que j'aimais tant, et qui s'en va ! L'incendie de Stamboul, la guerre qui menace d'emporter l'Islam, tout cela m'est infiniment douloureux. Et je me demande, si jamais je reviens, ce que je retrouverai encore du passé... »<sup>[25]</sup>. Une semblable exaltation, également teintée de nostalgie, se lit dans la réception de Lucien Levy-Dhurmer, peintre célèbre par ses pastels de l'Orient, et auteur d'un portrait fameux de Pierre Loti : « Ce mot vous rejoindra bien – ou en France ou à Thérapia que vous décrivez si bien, si amoureuxment en votre beau livre qu'il m'a fait revivre près de vous – qu'il m'a donné encore le grand désir de retourner à Constantinople ! »<sup>[26]</sup>.

### Une écriture de l'orientalisme

Au sein de l'histoire de l'art qui se construit alors en discipline, Auguste Boppe met ainsi en valeur, à propos de l'inspiration orientale, le rôle de l'approche géographique du pays. On peut en voir un exemple dans son étude des œuvres d'Antoine-Ignace Melling (1763-1831)<sup>[27]</sup> : « Sur la carte des environs de Constantinople qu'avait dressée son ami Kauffer<sup>[28]</sup>, il marquait chaque jour l'endroit où il se plaçait pour dessiner, indiquant avec soin par deux traits l'horizon qu'il avait devant les yeux. Les vues qu'il prenait ainsi semblaient à un artiste qui eût l'occasion de feuilleter ses cartons à Constantinople même, « véritablement calquées sur la nature »<sup>[29]</sup> ». Dans ce commentaire se lit l'appréciation d'une authenticité, loin des extravagances de la turquerie ou des fantasmagories orientalistes, qui séduira particulièrement Orhan Pamuk dans le livre consacré à sa ville natale, *Istanbul Souvenirs d'une ville* : « (...) la première chose qui me touche c'est cette minutieuse fidélité à la réalité et cette précision. Lorsqu'on regarde ses paysages du monde disparu, Melling, par la magie de son attention aiguë aux détails architecturaux, et par son talent à jouer des charmes de la perspective, nous procure ce sentiment de vérité que la raison cherche éperdument pour pouvoir contempler dans la sérénité les beautés du Bosphore »<sup>[30]</sup>.

L'ouverture des études de Boppe, transmettant un message d'empathie et de respect, ne reflète pas en 1911 un sentiment général. On serait tenté aujourd'hui de mettre cette vision en relation avec d'autres positions contemporaines qui veulent faire triompher un message opposé, notamment par la voix de Louis Bertrand (1866-1941). Ses débuts de professeur à Alger, le mettant en présence de l'« Orient » colonial, l'ont convaincu de tourner le dos à celui des écrivains romantiques. C'est un tout autre discours qu'il fait entendre en effet, dans les articles publiés en 1908-1909 dans *La Revue des Deux-Mondes* « après un séjour d'une année en Orient », notamment en Turquie et qui seront repris dans *Le Mirage oriental* de 1910 : « Nous restons, malgré tout, et toujours, les lecteurs éblouis des *Orientales* »<sup>[31]</sup> alors que l'Orient a changé. « Au grand bazar

de Constantinople, des centaines de machines à coudre vous remplissent les oreilles de leur tic-tac»<sup>[32]</sup>. Bertrand tente une démystification radicale pour «fermer le bazar oriental» et s'attaque à un symbole avec une vision caricaturale de la Sublime-Porte, à laquelle il accède par un «petit tramway jaune» qui le «traîne cahin-caha» devant une «porte cochère d'un jardin abandonné, avec des ferrures mangées de rouille et une espèce d'auvent qui s'étend de chaque côté. (...) C'était bien elle, la Sublime-Porte, dont le nom seul évoque de si fastueuses images!»<sup>[33]</sup>. Ces dénigrement permettent à Bertrand de refuser, d'ignorer le rayonnement culturel de l'Islam et de privilégier sa thèse de la Méditerranée latine et plus précisément de l'Afrique latine qu'il exposera dans les *Villes d'or*, en 1921.

On comprend ainsi que l'ouvrage d'Auguste Boppe était plus que «l'amusante histoire»<sup>[34]</sup> que voudra y voir l'un des premiers historiens de l'orientalisme artistique. Imprégné d'une longue expérience des usages du monde ottoman, admirateur de sa civilisation et de son histoire, le diplomate au regard sensible reconnaissait chez les peintres du Bosphore le don de transmettre les ouvertures d'une altérité menacée, au seuil des bouleversements du XX<sup>e</sup> siècle.



## Notes

- [1] Si les grandes lignes de cette carrière sont connues, il reste aujourd'hui à en établir avec précision le détail. Après des études de droit, diplômé de l'École libre des Sciences politiques, section diplomatie, Boppe entre en 1888 au ministère des Affaires étrangères. D'abord attaché d'ambassade à Constantinople en 1890, où il sera rappelé à plusieurs reprises, il occupera différents postes, de Belgrade au Montenegro puis à Jerusalem et à Beyrouth, avant d'être ministre de France en Serbie. Il sera enfin nommé en Chine en 1917 et mourra à Pékin en 1921.
- [2] Paris, Hachette, 1911. L'ouvrage a fait en 1989 (Paris, ACR édition) l'objet d'une réédition, assortie d'une mise à jour et de commentaires par Catherine Vigne-Boppe, et d'une abondante iconographie.
- [3] Je remercie Madame Catherine Vigne-Boppe, petite-fille d'Auguste Boppe, qui a largement contribué de diverses manières à faire connaître l'œuvre de son grand-père et m'a généreusement donné accès à ses archives familiales, permettant de mettre en lumière plusieurs documents inédits.
- [4] Ses obsèques seront célébrées le 10 septembre 1921 en l'église Saint-Mansuy de Nancy avant l'inhumation dans le caveau familial: cf. Alfred Dumaine, «Un diplomate érudit et artiste. M. Auguste Boppe (1862-1921)», Extrait de la «*Revue d'histoire diplomatique*», Paris, 1921, p. 5.

- [5] Ibid. p. 6.
- [6] Ces liens sont attestés dans les archives familiales par une lettre d'août 1904.
- [7] « Lettres de jeunesse », Constantinople, 29 avril 1862, *Souvenirs d'un vieil Athénien*, Paris, Bloud et Cie, 1911, p. 11.
- [8] Alfred Dumaine, *op. cit.*, p. 7.
- [9] Auguste Boppe, *Les peintres du Bosphore au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Hachette, 1911, p. VII.
- [10] Marcelle Tinayre, *Notes d'une voyageuse en Turquie*, (1909), Paris, Turquoise, p. 30.
- [11] Christine Peltre, « Le goût « vieille Turquie » en France au seuil du XX<sup>e</sup> siècle : aux sources de l'orientalisme », in : « Arzu Etensel Ildem, Nurmelek Demir, Gülser Cetin et Cagri, Eroglu *Turqueries. Regards croisés entre l'Orient et l'Occident*. Colloque international, 12-14 mai 2016, Ankara, Université d'Ankara, 2017, pp. 1-9.
- [12] Christine Peltre, « Du musée de marine à l'Amphisbène : les navigations de Henri de Régnier », dans Christine Peltre (éd.), *La Croisière : imaginaires maritimes (XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Mare&Martin, p. 189-205.
- [13] Henri de Régnier, *Les Cahiers inédits, 1887-1886*, Paris, Pygmalion Gérard Watelet, 2002, p. 557.
- [14] Henri de Régnier, *Escales en Méditerranée*, Paris, Buchet-Chastel, 2007, p. 146.
- [15] Archives familiales.
- [16] Osman Hamdi Bey (1842-1910), nommé sous le règne du sultan Abdulhamid II directeur du Musée impérial ottoman.
- [17] Jean-Louis Vaudoyer, « L'orientalisme en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Gazette des Beaux-Arts*, 1911, (2), p. 89-102.
- [18] Auguste Boppe, 1911, *op. cit.*, p. V-VI.
- [19] Ibid. p. VI-VII.
- [20] Ibid. p. 15-16.
- [21] Ibid. p. 145.
- [22] Ibid. p. 205.
- [23] Anonyme, « Les Turcs et leur nouveau costume », *L'Artiste*, XII, 1836, p. 256.
- [24] Auguste Boppe, *op. cit.*, p. 22.
- [25] Archives familiales.
- [26] Ibid.



- [27] Sur cet artiste, voir aussi: Jacques Perot, «Un artiste lorrain à la cour de Selim III: Antoine-Ignace Melling (1763-1831)», *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'art français*, (Séance du 7 février 1987), 1989, p. 125-148.
- [28] Le cartographe et ingénieur François Kauffer (1751-1801).
- [29] Auguste Boppe, 1911, *op. cit.*, p. 166.
- [30] O. Pamuk, *Istanbul. Souvenirs d'une ville*, Paris, Gallimard, 2007, p. 88-89.
- [31] Louis Bertrand, *Le Mirage oriental*, Paris, Perrin, 1910, p. 2.
- [32] *Ibid.* p. 10.
- [33] *Ibid.* p. 41-42.
- [34] Jean Alazard, *L'Orient et la peinture française au XIX<sup>e</sup> siècle. D'Eugène Delacroix à Auguste Renoir*, Paris, Plon, 1930, p. 2.